

Contrep

Contrep

Contrepoint

point

point

Contrepoint • No.9 • 2023

La revue européenne
des traducteurs
littéraires du CEATL

Sommaire

Le mot de la rédaction 3

**Une bonne information est un
puissant levier d'action :
suivre les dossiers juridiques européens** 5

Rafał Lisowski

NOUVELLES D'EUROPE : ROYAUME-UNI 9
**La Translators Association, défendre
et soutenir des traducteurs
et traductrices littéraires**

Ian Giles

Le long chemin de Damas 14
**Entretien avec la traductrice
de l'arabe Djûke Poppinga**

Hanneke van der Heijden

**Quatre langues, une seule association :
L'A*dS** **19**

Barbara Sauser

**Visibilité accrue et rémunérations
au point mort :
Une décennie de traduction
littéraire en Pologne** **22**

Ewa Rajewska

PÉRÉGRINATIONS

**ATLAS : Association pour la promotion
de la traduction littéraire** **27**
Six questions à Jörn Cambreleng

**Repousser les limites de la langue :
Réflexions sur une
« mauvaise » traduction** **31**

Andreas Eckhardt-Læssøe

La clic-liste du CEATL **35**
Liens vers le monde de la traduction

Le mot de la rédaction

Depuis sa naissance à Copenhague en 2018, *Contrepoint* couvre des thèmes aussi divers que possible. Ce neuvième numéro se veut fidèle à cette tradition.

Nos contributeurs vivent en Europe mais leurs traductions nous emmènent vers d'autres mondes, sur d'autres continents. Traductrice de l'arabe au néerlandais, [Djûke Poppinga](#) en est un exemple. Dans l'entretien publié ici, outre qu'elle évoque sa combinaison de langues particulière, elle nous présente un aspect moyennement plaisant de l'édition européenne, dont les conceptions souvent stéréotypées de la littérature en langue arabe et de sa traduction décident en grande partie de notre accès aux œuvres de ce domaine.

Quels livres (de fiction ou non) écrits dans des langues non occidentales publie-t-on ? Comment, quand et par qui sont-ils traduits ? Les vastes débats autour de ces questions ne sont pas nouveaux et intéressent toujours la profession. Deux lectures signalées dans la [clic-liste du CEATL](#) apportent à ce propos un éclairage supplémentaire : l'une est un recueil de percutants essais sur la colonisation et sur la décolonisation de la traduction littéraire, *Violent Phenomena* ; l'autre, interview très personnelle de Maureen Freely, qui traduit du turc vers l'anglais, donne amplement matière à réflexion dans [Asymptote](#).

Les organisations regroupées au sein du CEATL sont diverses par leur nature et par leur envergure : certaines, autonomes et de taille modeste, rassemblent des traducteurs de « petites langues » ; à l'opposé, de grands syndicats incluent des traducteurs techniques ou audiovisuels et des interprètes. En général, ces groupements ont pour point commun d'être monolingues, en ce sens que leurs membres traduisent vers ou à partir d'une langue unique. Cependant, ce n'est pas le cas de l'A*dS, association suisse dont les adhérents travaillent dans au moins l'une des quatre langues officielles de la Confédération. Barbara Sauser nous livre son intéressant [point de vue](#) sur les difficultés spécifiques à une organisation multilingue.

Dans notre rubrique Nouvelles d'Europe, Ian Giles [dévoile](#) l'histoire et les activités de la UK Translators Association (branche de la Society of Authors, SoA), qui représente au Royaume-Uni les traducteurs et traductrices travaillant de ou vers la langue la plus pratiquée au monde.

L'un des principaux objectifs de *Contrepoint* est depuis toujours de mettre en valeur le travail que déploient, souvent dans l'ombre, les délégués du CEATL. Cette fois, Rafał Lisowski, du groupe de travail Droit d'auteur,

souligne les aspects primordiaux de la **législation européenne**, dont le CEATL tient à suivre les évolutions, au bénéfice des traductrices et traducteurs littéraires.

Ewa Rajewska, qui préside la section ouest de l'Association des traducteurs littéraires polonais, **survole pour nous** une décennie de traduction dans son pays, où les progrès en matière de visibilité n'ont pas (encore) fait augmenter les rémunérations.

Contrepoint vous donne régulièrement des nouvelles des résidences du réseau RECIT. Dans l'entretien publié dans ce numéro, **Jörn Cambreleng**, directeur d'ATLAS, l'Association pour la promotion de la traduction littéraire, décrit le travail accompli au Collège international des traducteurs littéraires (CITL), à Arles (France), et les nombreux défis que rencontre aujourd'hui la communauté traduisante.

Enfin, le traducteur et écrivain **Andreas Eckhardt-Læssøe** nous fait part de ses réflexions sur la tentation de lisser les textes à la traduction.

Comme toujours, l'équipe éditoriale de *Contrepoint* vous invite à lui communiquer vos avis sur les articles parus et vos suggestions de sujets à traiter – ce que nous nous emploierons à faire au mieux ! Nous vous souhaitons une agréable lecture de ce numéro 9.

*Hanneke van der Heijden,
Anne Larchet and Juliane Wammen*
editors@ceatl.eu

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*



Hanneke van der Heijden est traductrice littéraire et interprète de turc en néerlandais, et autrice d'un **blog** sur la littérature turque.

Photo : collection privée



Anne Larchet est interprète indépendante et traductrice d'espagnol en anglais.

Photo : Martin de Haan



Juliane Wammen est traductrice littéraire d'anglais, de suédois et de norvégien en danois couronnée par un important prix de traduction.

Photo : Tim Flohr Sørensen

Une bonne information est un puissant levier d'action :

Suivre les dossiers juridiques européens

Rafał Lisowski

Quand les membres des associations nationales apprennent l'existence du CEATL, ils se disent aussitôt qu'une instance internationale représentant les traducteurs de toute l'Europe doit pouvoir faire ce qui est souvent impossible à l'échelon national faute de ressources et d'influence : du lobbying pour le droit d'auteur au niveau européen. En réalité, le CEATL fait bien plus que cela, mais la lutte pour le droit d'auteur tient une place centrale dans son action. C'est la raison pour laquelle notre groupe de travail ne chôme jamais.

Surveiller la législation européenne sur le droit d'auteur

Les habitués de *Contrepoint* se souviennent peut-être que le groupe

de travail a été présenté dans le tout **premier numéro** de la revue, en 2019. À l'époque, le Parlement européen venait d'approuver la **directive sur le droit d'auteur dans le marché unique numérique**, premier élément capital de la législation européenne sur le droit d'auteur depuis des années. Entre autres dispositions, la directive comportait un chapitre essentiel sur la rémunération proportionnelle et appropriée, l'obligation de transparence et des mécanismes de réajustement contractuel, points sur lesquels avait porté l'essentiel du lobbying du CEATL et du groupe de travail. Une fois la directive approuvée par l'Europe, la lutte s'était poursuivie sur le plan national, où il revenait aux législateurs de chaque pays

de transposer la directive. Au CEATL, nous sommes passés du lobbying au conseil, afin de soutenir les associations de traducteurs dans leurs efforts pour parvenir à une législation équitable.

Le groupe de travail Droit d'auteur du CEATL

À l'image du CEATL, le groupe de travail Droit d'auteur est représentatif de la diversité du paysage européen de la traduction littéraire. À l'heure actuelle, il est placé sous la coordination de Cécile Deniard (France) et compte des membres de longue date, Elisa Comito (Italie) et Rafał Lisowski (Pologne), et des arrivants plus récents, Hilde Lyng (Norvège), Andreas Jandl (Allemagne), Jaakko Kankaanpää (Finlande) et Tinna Ásgeirsdóttir (Islande). Lorsque le monde s'est arrêté pendant la pandémie de covid-19, le groupe de travail a fait bon usage de la nouvelle technologie disponible et la collaboration est désormais beaucoup plus régulière. Au lieu de se retrouver une fois par an seulement, lors de l'assemblée générale annuelle, il se réunit par zoom tous les mois ou deux.



Sans perdre de temps, le groupe de travail a élaboré un document détaillé centré sur les dispositions susceptibles d'améliorer la situation des auteurs en général, et des traducteurs en particulier. Les membres du CEATL l'ont reçu à la fin 2019, de sorte qu'ils étaient équipés pour la bataille qui les attendait.

Celle-ci a été rude. Plus de trois ans plus tard, alors que le délai imparti par l'Europe pour la transposition est dépassé depuis longtemps, beaucoup de pays sont encore à la traîne. Ailleurs, la transposition n'a pas toujours été satisfaisante, soit qu'on ne lui ait pas accordé assez d'attention, soit qu'on ait cédé aux pressions exercées par des interlocuteurs plus puissants, tels les éditeurs et les producteurs, soit encore qu'on ait laissé les lois en usage compromettre les visées de la directive.

Le groupe de travail Droit d'auteur a poursuivi sa veille, appelant à la vigilance et conduisant des enquêtes sur l'évolution des législations locales. Grâce à nos efforts, nos associations membres ont été bien informées sur la directive. Malheureusement, beaucoup d'entre elles n'ont pu participer pleinement aux consultations faute d'être considérées comme un partenaire légitime. Nous avons envoyé des lettres exprimant nos inquiétudes aux législateurs des pays concernés (l'Autriche, par exemple) et recueilli des informations sur les principaux obstacles et failles recensés afin d'établir un premier dossier pour le service Droit d'auteur de la Commission européenne. Bien que la directive apparaisse en fait comme un premier pas vers une législation plus équilibrée au lieu d'être la panacée que certains espéraient, nous restons à la fois vigilants et optimistes quant à ses effets.

État des lieux du paysage juridique

Nous considérons que le fait d'être bien informé représente un puissant levier. Bien que les écrivains et les traducteurs soient le maillon faible du marché de l'édition, nous pouvons essayer de faire pencher la balance en notre faveur en devenant plus conscients de nos conditions d'exercice et en les comparant à celles de nos collègues étrangers. Le CEATL cherche à faciliter ces échanges d'informations. Aussi le groupe Droit d'auteur a-t-il lancé une enquête à grande échelle et diffusé ses résultats. Cette enquête, menée en 2021-2022 auprès des représentants des associations de traducteurs de vingt-sept pays, nous a permis d'établir une carte de la situation juridique des traducteurs littéraires en Europe sur les points suivants : cadre juridique général, étendue et durée de la cession, rémunération, transparence et respect du droit moral des traducteurs.

Parmi les résultats les plus intéressants, on relève que les cessions limitées dans le temps (en général 5 à 10 ans) représentent le type de contrat de traduction le plus répandu dans plus de la moitié des pays européens. Mais, point crucial, la majorité des traducteurs de ces pays ne touchent pas de droits proportionnels, ce qui est particulièrement dommageable sur les marchés des langues de grande diffusion. En revanche, dans les pays où les droits d'exploitation sont généralement cédés pour la durée de la propriété intellectuelle (70 ans après la mort de l'auteur, ici du traducteur), l'octroi de droits proportionnels constitue la norme. L'enquête a également montré que, presque partout, les éditeurs attendent des traducteurs qu'ils cèdent

un maximum de droits. Pourtant, dans la moitié de ces pays, aucune rémunération supplémentaire n'est prévue pour des exploitations secondaires (livre numérique, audiolivre, streaming). Fait surprenant, dans la plupart des pays européens, les traducteurs ne touchent pas d'avance à la signature du contrat. Nous avons découvert entre autres que, si le principal objectif des négociations des traducteurs touchant leur contrat concernait la rémunération de base et les droits proportionnels, ils obtenaient souvent plus de résultats lorsqu'il s'agissait de modifier la date de remise de leur travail.

« Le rapport met en évidence le respect des droits des traducteurs »

L'enquête comportait aussi une partie sur les problématiques émergentes. Si, en 2021, nos membres n'ont pas fait état d'un usage significatif de la traduction automatique dans le monde de l'édition, il s'agit cependant d'un sujet en rapide évolution. La tentation est là, nous le savons, aussi suivons-nous la situation avec l'aide de nos membres.

Dans l'ensemble, le [rapport final](#) fait apparaître une situation contrastée. D'un côté, il met en évidence le respect des droits des traducteurs, considérés comme des auteurs, et le bon travail effectué par les associations locales, qui fournissent des modèles de contrat, des



Rafał Lisowski est traducteur de l'anglais vers le polonais. Diplômé de l'institut d'études anglaises de l'université de Varsovie, il a traduit plus de 80 ouvrages de fiction et de non-fiction, dont des œuvres de Kurt Vonnegut, Truman Capote, Stephen King, Colson Whitehead, Jon Krakauer, Akwaeke Emezi et Rebecca Makkai. Il est l'actuel président de l'Association des traducteurs littéraires polonais (STL).

Rafał Lisowski

Photo : Ewa Getter-Lisowska

guides de bonnes pratiques, et négocient des contrats types lorsque c'est possible. De l'autre, il montre la relative fragilité du cadre juridique du contrat de traduction et souligne l'opportunité exceptionnelle offerte par la directive de rééquilibrer les relations contractuelles.

Diffuser largement l'information

Les connaissances utiles doivent être diffusées à grande échelle. Aussi le groupe Droit d'auteur a-t-il organisé en février 2023 son premier **webinaire** sur les résultats de l'enquête. Celui-ci était ouvert aux traducteurs, aux conseillers juridiques et autres professionnels de l'édition de tous les pays européens. Dans les années à venir, nous prévoyons de proposer d'autres événements en ligne, plus ciblés, centrés sur le rapport.

Le CEATL est une organisation européenne, mais la question du droit d'auteur chez les traducteurs ne se pose pas seulement de ce côté-ci de l'Atlantique. Notre groupe

de travail a instauré de précieux échanges d'informations avec les collègues américains, rencontrant les représentants de l'Authors Guild en 2022 afin de discuter de contrats types, de guides juridiques, d'enquêtes, et de nos efforts respectifs pour mettre en place des négociations collectives. En 2023, nous avons élargi notre réseau transatlantique en parlant à la fois avec l'Authors Guild et l'American Literary Translators Association, l'American Translators Association et le PEN America Translation Committee.

Le paysage juridique constituera toujours un défi pour les traducteurs, obligeant le CEATL à jouer un rôle actif sur ce front. Notre groupe de travail est là pour aider et informer les associations européennes quant aux actions qui peuvent et doivent être menées, et pour être alerté en cas de besoin.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

NOUVELLES D'EUROPE : ROYAUME-UNI

La Translators Association :

Défendre et soutenir des traducteurs et traductrices littéraires

Ian Giles

La **Translators Association** (TA) est une branche de la **Society of Authors** (SoA) britannique. La SoA fut elle-même fondée en 1884 pour conseiller ses membres et défendre leurs intérêts, en particulier sur les questions de droit d'auteur et de contrats. Aujourd'hui, c'est un syndicat qui représente au Royaume-Uni plus de 12 000 auteurices de toutes catégories, parmi lesquelles les illustrateurices et traducteurices littéraires. De même que la League of Dramatists, créée sous l'égide de la SoA par George Bernard Shaw en 1931 pour les auteurs dramatiques, la TA a vu le jour en 1958 avec pour objet de « procurer aux traducteurs un moyen efficace de protéger leurs intérêts et d'échanger sur leurs sujets de préoccupation ». Au cours de l'année 1957, un groupe présidé par Guy Chapman et baptisé Translators Committee s'était ponctuellement réuni en vue de la création de l'association. Dans le même temps, la SoA lui apportait son soutien en la personne

de Gordon Feilden, qui allait devenir le premier secrétaire général de la TA.

La TA a pour objectif de défendre les droits et de répondre aux besoins des traducteurices de textes littéraires, qu'il s'agisse de fiction ou non, de la littérature jeunesse aux travaux universitaires en passant par les romans graphiques, pièces de théâtre, scénarios et toutes autres œuvres demandant leurs compétences et leur savoir-faire. Comme l'indique le site web de l'association, « la TA œuvre en faveur d'un monde de l'édition plus ouvert et plus accessible. Elle agit pour une meilleure visibilité des traducteurs de couleur. Elle s'engage de manière proactive dans le but d'abolir les obstacles institutionnels que rencontrent les professionnels en début de carrière ».

Environ 7 % des adhérents à la SoA (soit approximativement 850 traducteurs ou traductrices) sont également membres de la TA. Au sein de la TA elle-même,

environ 80 % des adhérents sont membres de plein droit de la SoA, avec au moins une publication à leur actif ; les autres débutent dans leur carrière ou sont étudiants. Bien que l'inscription ne soit pas restreinte aux résidents au Royaume-Uni, la TA rassemble surtout des personnes travaillant vers l'anglais ou pour des éditeurs britanniques et vivant dans les îles Britanniques ou à proximité. Bien entendu, nombre de collègues choisissent aussi de s'inscrire auprès de l'Authors Guild, organisation américaine, ou d'autres associations, selon leur lieu de résidence. Les cotisations des membres de la SoA représentent approximativement 65 à 70 % des revenus du syndicat. Celui-ci tire le reste de son **financement** de son patrimoine et de ses investissements, de dons et de subventions, de la rémunération de prestations de gestion pour diverses organisations de bienfaisance, ainsi que de droits d'auteur et de commissions issus de la supervision de successions littéraires par la SoA.



Cérémonie de la remise du Prix de la Première Traduction, TA, février 2023
Photo : Adrian Pope

La TA n'est pas seule à représenter les traducteurices au Royaume-Uni : le **Chartered Institute of Linguists**, qui existe depuis 1910, réunit quelque 5000 membres, tandis que l'**Institute of Translation and Interpreting**, fondé en 1986, en compte environ 3000. Cependant, la TA est l'unique organisation représentant exclusivement des traducteurices en exercice ou cherchant une publication, toutes langues confondues. Il existe aussi des associations plus petites, comme la DELT, la PELTA et la SELTA, qui regroupent des personnes traduisant respectivement du danois, du portugais et du suédois vers l'anglais, et dont beaucoup de membres sont aussi adhérents de la TA. Un dialogue nourri et fructueux s'est également établi entre la TA et des réseaux virtuels internationaux, comme l'**Emerging Translators Network** (ETN, fondé en 2011), celui-ci constituant souvent une passerelle vers l'adhésion à l'association.

Une poignée de passionnés

Si les origines de la TA font partie de l'histoire ancienne (sans entrer pour autant dans les manuels, hélas), on sait avec certitude que pendant ses premières décennies d'existence, ses destinées furent conduites par une poignée d'individus bien décidés à combler les besoins des traducteurs dans le paysage de l'édition britannique. L'une de ces passionnés était Patricia Crampton (1925-2016), traductrice prolifique dont la carrière indépendante avait débuté en 1957, à la veille de la création de la TA, après une période d'exercice dans le cadre des procès de Nuremberg et à l'OTAN. Son action en faveur de ses collègues et de leur métier a été presque aussi prolifique

que son œuvre de traductrice : après son adhésion à la TA en 1962, elle en est restée membre pendant plus de cinquante ans, dont trois mandats de présidente. En plus de participer à la mise en place de l'Authors' Licensing and Collecting Society au début des années 1970, elle a joué un rôle décisif dans l'entrée en vigueur du droit de prêt public pour les auteurs et traducteurs, en 1979. En 1976, elle a contribué à l'adoption par l'UNESCO d'une recommandation sur la protection des traducteurs (alors que le gouvernement britannique était le seul à voter contre).

Sans surprise, les intérêts des traducteurs coïncident souvent avec ceux des autres auteurs, c'est pourquoi la TA et ses commissions s'efforcent d'obtenir que les changements positifs accordés aux seconds bénéficient aussi aux premiers. Depuis quelques années, cela se reflète dans la présence de personnalités marquantes de la TA au sein du conseil d'administration de la SoA. Par exemple, Daniel Hahn, traducteur, a occupé le siège de président du syndicat au milieu des années 2010.

En 1993, la TA lance sa revue, *In Other Words* (« En d'autres termes »), qui sera par la suite reprise par le British Centre for Literary Translation puis par le National Centre for Writing. Tous les adhérents recevront gratuitement la revue jusqu'à la parution de son cinquante-troisième et dernier numéro, en 2019.

Fonctionnement de l'association

Un conseil d'administration composé de huit adhérents élus pour trois ans dirige l'association. Il nomme parmi ses membres deux coprésidents ou

coprésidentes, pour un mandat de deux ans, dont une année de chevauchement. En 2023, Rebecca DeWald et Vineet Lal assurent ces fonctions. La TA fait partie du CEATL, dont un représentant siège de plein droit au sein du conseil d'administration de l'association britannique. Évolution particulièrement positive depuis quelques années, les adhérents participent plus volontiers au conseil, à tel point qu'ils sont désormais nombreux à se présenter aux élections.



*Membres de la TA à la British Library, février 2023
Photo : Adrian Pope*

La TA a aussi la chance de bénéficier des services de deux salariées de la SoA, actuellement Catherine Fuller et Ambre Morvan. Celles-ci libérant le conseil d'une grande partie des tâches concrètes et courantes, il peut ainsi se concentrer sur sa mission. Autre avantage : les préoccupations de la TA sont communiquées à d'autres secteurs de la SoA, qui en tient compte dans sa politique d'ensemble et dans son action de lobbying. Dans l'autre sens, Catherine Fuller et Ambre Morvan font bénéficier la TA d'informations intéressantes pour ses membres.

« Les intérêts des traducteurs coïncident souvent avec ceux des autres auteurs »

Campagnes et services

Installée pendant de longues années dans un majestueux bâtiment ancien de Kensington, la SoA a déplacé son siège en 2019 à Bloomsbury, où se trouvent plupart des membres de son personnel, y compris Catherine et Ambre. D'un point de vue pratique, le syndicat et la TA offrent à leurs adhérents toutes sortes de services, notamment celui, fort apprécié, de vérification des contrats, assorti de conseils détaillés et professionnels. En effet, si certains auteurs disposent d'un agent pour éplucher leurs contrats, la plupart des traducteurs et traductrices

littéraires en sont dépourvus. Catherine et Ambre sont elles aussi d'une aide précieuse, car leur vue d'ensemble leur permet de tenir les adhérents au courant de la température du secteur de l'édition.



Parmi les nombreuses activités de la TA figurent en outre des campagnes d'information visant à inciter les professionnels non inscrits à adhérer, et à encourager les débutants à poursuivre sur leur voie. Lors de manifestations diverses, in situ ou virtuelles, offrant toutes sortes de ressources à ses membres, l'association leur propose des formations et d'autres occasions de nouer des liens avec leurs collègues. Enfin, la SoA et la TA chapeautent un ensemble de prix de traduction, soit dans des combinaisons de langues particulières, soit toutes combinaisons confondues, comme c'est le cas du [TA First Translation Prize](#), qui salue une première traduction.

En plus de prendre part aux actions de la SoA et d'autres organisations professionnelles en représentant le point de vue des traducteurs, la TA mène ses propres campagnes. L'une d'elles, largement médiatisée, est la récente [#TranslatorsOnTheCover](#) (« Traducteurs en couverture »). Une autre vise, chiffres à l'appui, à abolir le mythe selon lequel seulement 3 % des titres publiés en anglais sont des traductions. S'ajoutent à cela des enquêtes



Ian Giles, qui réside à Édimbourg, traduit des langues scandinaves vers l'anglais. Il fait actuellement partie du conseil d'administration de la Translators Association et préside la SELTA depuis 2018. Parmi ses dernières traductions figurent des livres de Camilla Läckberg et de David Lagercrantz.

Ian Giles
Photo : collection privée

régulières sur les tarifs et conditions applicables aux fiches de lecture. Dans une perspective plus éloignée, la TA travaille aussi à la création de plusieurs ressources dédiées. Ainsi, elle propose déjà à ses adhérents un modèle de contrat de traduction. Par ailleurs, des groupes de travail examinent actuellement les questions relatives à la traduction théâtrale et aux droits d'adaptation audiovisuelle. Une autre équipe agit en faveur de la diversité et de l'inclusivité au sein de la TA et de la SoA en général. En 2018, la TA a célébré son

soixantième anniversaire par toute une série de manifestations, doublée d'une publication hebdomadaire sur les plateformes en ligne, qui étudiait en détail une traduction marquante par année d'existence de l'association. Sachant la solidité du marché de la traduction au Royaume-Uni et la détermination de la TA à poursuivre son action, nul doute que l'association sera en pleine forme lors de son centenaire, en 2058.

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*

Le long chemin de Damas

Entretien avec la traductrice de l'arabe *Djûke Poppinga*

Hanneke van der Heijden

Quand nous nous rencontrons en février, dans un café au bord de l'eau, à Amsterdam, Djûke Poppinga vient de prendre sa retraite de l'université d'Amsterdam, où elle était maîtresse de conférences en arabe. Elle n'en est pas moins très occupée : dans quelques jours, elle doit rendre une traduction, sa soixante-troisième.

Sa longue carrière a débuté plus ou moins sous le signe du hasard. « Pour être honnête, je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais étudier après le secondaire. Mais j'avais une certitude : il fallait que ce soit une langue, une langue spéciale. Et c'est comme ça que je me suis mise à l'arabe. » Un choix dont la difficulté lui est vite apparue. « Au début, j'ai trouvé ça horrible : rien que la maîtrise de l'alphabet, déjà, ça m'a pris une éternité. Mais après avoir passé quelques mois en Tunisie, je suis allée à Damas, où je suis restée presque un an. Ça a tout changé. En Syrie, je me suis frayé un chemin dans une longue liste d'ouvrages de la littérature

arabe pour préparer mes examens à l'université d'Amsterdam. Et alors la langue a fini par prendre vie, j'ai trouvé une prise. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à aimer l'arabe. »

Un bateau sur le Nil

D'emblée, cet amour pour la langue arabe a été indissociable du profond



Djûke Poppinga
Photo : collection privée



Naguib Mahfouz au café, 1968.
Photo : Public Domain, AUCpress

intérêt que Poppinga porte à la littérature des pays concernés. Pendant ses études, elle a traduit juste pour le plaisir un de ses romans favoris, *Al-Mahdi*, de l'écrivain égyptien [Abdel Hakim Qassem](#).

« J'ai fait toutes sortes de choses pour me familiariser avec la littérature arabe et le milieu littéraire, explique Poppinga avec un sourire. Alors que j'étais au Caire avec un ami, au début des années 1980, nous avons entendu dire que Naguib Mahfouz, le futur prix Nobel, organisait une réception tous les dimanches, à bord d'un bateau sur le Nil, et nous avons décidé d'y aller. On nous a souhaité la bienvenue et installés au bout d'une longue, longue table, au milieu d'une foule de gens, qui voulaient tous parler à l'écrivain. Toutes les dix minutes, la personne qui était assise à côté de Mahfouz quittait son

siège pour laisser la place à son voisin. Nous nous rapprochions lentement de lui, et pendant tout ce temps, nous prenions part aux conversations qui se déroulaient à table. »

Sa traduction du roman de Qassem n'a jamais été publiée mais, au milieu des années 1980, elle a eu plus de chance. « Une maison d'édition féministe néerlandaise cherchait une traductrice. Comme les textes arabes qu'elle souhaitait publier avaient été écrits par des femmes, l'éditeur préférait les confier à une femme. Les quelques collègues qui travaillaient dans ce domaine étant des hommes, c'est comme ça que j'ai eu ma première commande. »

Cela a marqué le début de sa carrière de traductrice littéraire. Il lui arrive de traduire de la poésie, mais elle s'est spécialisée dans la prose du Moyen-Orient, dont les romans des Égyptiens Naguib Mahfouz et Alaa El Aswany, de la Libanaise Hanan El-Cheikh, du Syrien Khaled Khalifa et de la Palestinienne Adania Shibli. Une de ses traductions récentes, *Allah 99*, de l'Irakien Hassan Blasim, a été nominée pour le Filter Translation Prize, une distinction réputée aux Pays-Bas.

Terra incognita

Au début des années 1980, alors que Poppinga entamait sa carrière, la littérature arabe restait *terra incognita* pour beaucoup d'éditeurs. Quand Naguib Mahfouz a reçu le prix Nobel de littérature en 1988, ils ont commencé à se montrer un peu plus ouverts. Pendant ce temps, des bourses et des programmes d'échanges proposés par des organismes comme la [European Cultural Foundation](#) lui permettaient, à elle et à ses collègues, de discuter des textes avec

des auteurs et d'autres traducteurs et de développer leurs compétences.

Rétrospectivement, Poppinga est heureuse des quelques progrès qui ont été accomplis, mais on sent sa frustration face au manque d'intérêt du marché du livre néerlandais.

« La plupart des maisons d'édition n'ont rien qui ressemble même de loin à une politique éditoriale en ce qui concerne les traductions de l'arabe. Les choix sont souvent le fruit du hasard, une sélection au petit bonheur la chance de livres arabes qui ont été publiés en anglais. Le traducteur n'a pas la possibilité de présenter aux éditeurs des titres intéressants, qui pourraient s'inscrire dans leur programme. »
Au fil des années, elle a déployé beaucoup d'efforts pour améliorer la situation. Elle donne fréquemment des conférences et a travaillé avec un grand nombre d'organes consultatifs.

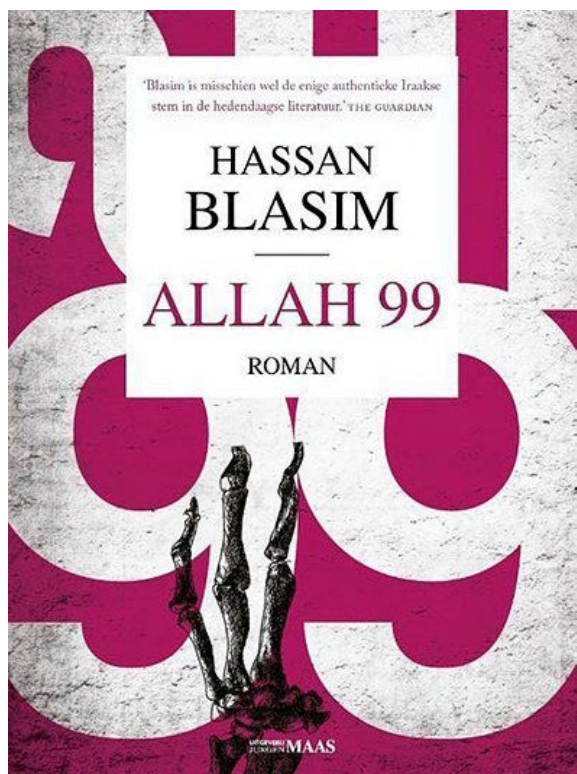
« En général, ce n'est qu'après avoir acquis les droits d'un livre que l'éditeur prend contact avec un traducteur. Mais là non plus, ce n'est pas toujours le cas. Il arrive régulièrement que certains préfèrent faire appel à un traducteur de l'anglais. »

« Les livres qui accèdent au marché néerlandais se rangent grosso modo dans deux catégories. Les lectures faciles, les histoires fondées sur l'intrigue, dont la forme et les sujets sont familiers aux lecteurs occidentaux, comme les romans d'Alaa El Aswany. Il y a aussi les ouvrages sur l'islam, le sexe, les femmes opprimées. *Girls of Riyadh*, de Rajaa Alsanea, entre dans cette catégorie. La version anglaise du roman a été adaptée pour répondre aux goûts des lecteurs par l'éditeur américain, en collaboration avec l'autrice. La traductrice, [Marilyn Booth](#), a écrit un [article](#) intéressant sur le sujet. Cet incident perturbant a également des conséquences pour nous du fait de l'influence du marché anglais du livre sur le marché néerlandais. »

« Dans la seconde catégorie, on trouve la littérature plus ambitieuse, des romans complexes et intellectuellement exigeants, comme les œuvres d'Abdul Rahman Mounif et d'Adania Shibli. Leur structure narrative est différente de celle des romans occidentaux et ils reposent moins sur l'intrigue. Aux Pays-Bas, cette littérature est publiée essentiellement par des éditeurs de niche. »

Gardiens

Du fait de ces préférences, de vastes segments du livre arabe demeurent invisibles au lectorat néerlandais. La non-fiction est une de ces lacunes. Alors que les journaux et les magazines parlent



abondamment du Moyen-Orient, on n'imagine pas traduire des ouvrages traitant de politique écrits par des auteurs et des journalistes vivant dans les régions concernées. « Une situation extrêmement pénible, juge Poppinga. Pourquoi ne devrions-nous pas lire un livre sur la guerre en Syrie écrit par un auteur ou un journaliste arabe ? Ou même sur le changement climatique ? Mais ça va encore plus loin. Je connais des universitaires néerlandais qui ont passé toute leur existence à étudier le Moyen-Orient sans même être capable de dire "oui" ou "non" en arabe. Dans leur travail, ces historiens s'en remettent entièrement aux sources occidentales. Un bel exemple de l'arrogance des Occidentaux, il n'y a pas d'autre mot. »

On manque aussi de livres bien écrits avec une bonne intrigue. Pour Poppinga, trouver des lecteurs ne serait pas compliqué. « Les Pays-Bas accueillent une vaste communauté de Néerlandais marocains. Les enfants et petits-enfants des Marocains venus s'installer dans le pays à partir des années 1960 pour y travailler comme ouvriers s'intéressent beaucoup à ce qui se passe dans le Maghreb et le Moyen-Orient. Beaucoup ont été élevés dans une langue berbère, leur arabe n'est pas assez bon pour leur permettre de lire des ouvrages dans cette langue. Malheureusement, nos éditeurs ne voient pas cette communauté d'émigrés comme un lectorat. »

Cette sélection restreinte de livres ne suffit pas à donner vie au monde arabe aux Pays-Bas. « Un choix plus large, plus diversifié, produirait une impression plus juste de ce qui se passe dans ce vaste territoire. Il susciterait

la curiosité des lecteurs au lieu de conforter les stéréotypes. » Mais les gardiens du marché du livre sont trop impatientes, ou pas assez audacieux. « Quand la révolution a commencé, les éditeurs se sont mis à chercher des romans sur le Printemps arabe. Les festivals littéraires qui veulent inviter de "nouvelles voix" se dégonflent souvent quand ces auteurs trouvent finalement peu d'écho en Occident. Comme si ce n'était pas un phénomène inhérent à leur "nouveauté", justement. »

Points et virgules

Cette situation ne cesse de surprendre Poppinga, qui sait tout ce qu'il y a à découvrir. Mais cela ne la dissuade pas de traduire. Elle expose quelques-unes des différences entre l'arabe et le néerlandais qui font de la traduction un défi supplémentaire.

L'arabe appartient à la famille des langues sémitiques et constitue la langue maternelle de quelque 360 millions de personnes. Les pays arabophones partagent la même langue écrite (l'arabe moderne standard ou MSA), mais se servent à l'oral de dialectes spécifiques : l'arabe syrien, l'arabe libanais, etc. Les locuteurs instruits comprennent les dialectes autres que le leur. Dans la littérature contemporaine, les dialogues sont souvent écrits dans le dialecte du pays et les descriptions, en arabe standard.

« Qu'il s'agisse de la structure grammaticale et logique de la langue, de l'utilisation des images, de la pointe de drame dont les écrivains sont friands, les textes arabes et néerlandais sont différents à presque tous égards. »

Un des premiers défis résulte d'un élément qui pourrait paraître banal : la ponctuation. « Les virgules et les points ont été introduits relativement tard en arabe, on le perçoit encore dans l'emploi souvent erratique de la ponctuation. Les phrases ont tendance à être longues et sinueuses, avec des propositions reliées par des conjonctions telles que *wa* (« et », « tandis que ») et *fa* (« alors », « donc »). Dans les tours et détours qu'emprunte la phrase, les temps verbaux peuvent changer plusieurs fois – bien plus qu'il ne serait possible de le faire en néerlandais. Déterminer la cohérence logique de phrases qui font parfois une page et découvrir à quel moment ou quelle période l'auteur fait référence constituent deux des problèmes auxquelles le traducteur est confronté. C'est encore plus vrai pour des livres à l'écriture fragmentaire, comme *God 99*, de Hassan Blasim. »

Le lexique arabe a ses difficultés propres. « En arabe, on associe très souvent un nom et trois ou quatre adjectifs quasi synonymes. Si on traduisait tout, ça ressortirait bien plus qu'en arabe, aussi je me borne généralement à en traduire un ou deux. » Poppinga a une approche analogue en ce qui concerne les descriptions et les images lyriques, qui peuvent paraître exagérées aux Néerlandais. « Je ne les lisse pas, mais je fais en sorte que la traduction ne paraisse pas trop

exotique là où l'arabe est prosaïque. Lorsqu'on traduit des textes d'une région culturellement très différente des Pays-Bas dans une langue de nature plus formelle, il faut toujours essayer de trouver un équilibre entre souligner le caractère étranger de l'œuvre et aller dans le sens de l'acculturation. »

« Lors d'une discussion récente que j'ai eue avec l'autrice palestinienne Shibli à propos du mot *intifada*, cette question a pris une autre dimension. Pour elle, garder des termes arabes dans la traduction néerlandaise était une marque de colonialisme. Je n'étais pas d'accord. Oui, le mot *intifada* (« soulèvement ») se traduit sans problème mais, dans le contexte des protestations palestiniennes contre l'occupation israélienne, il est devenu un nom en soi, un terme largement répandu à l'étranger. Dans la même veine, traduire *hummus* par « purée de pois chiches » rendrait la traduction moins neutre que l'original. De nos jours, tous les supermarchés néerlandais vendent du houmous. Conserver le mot arabe est parfois moins exotique que le traduire. »

« J'adore réfléchir comme ça sur les mots, déclare Poppinga. Mais pour moi, toute traduction commence par une définition préalable de la tonalité de l'ouvrage. C'est ce ton spécifique, et son équivalent en néerlandais, qui me guident dans les choix et les décisions que requiert la traduction. Et il y a beaucoup de décisions à prendre. L'arabe est une langue si riche ! »

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

Quatre langues, une seule association : L'A*dS

Barbara Sauser

La Suisse compte quatre langues nationales officielles : L'allemand, de loin la plus répandue ; le français, l'italien et le romanche. Les locuteurs natifs du romanche sont en général parfaitement bilingues, tandis que les autres n'ont bien souvent qu'une connaissance scolaire des autres langues nationales (s'ils les apprennent). Une particularité de la Suisse alémanique est qu'on y parle en dialecte dans tous les contextes, mais qu'on y écrit en allemand standard. La traduction d'un livre en allemand se fait donc d'habitude vers l'allemand standard.

Pour une association de traducteurs, une telle situation linguistique signifie qu'elle doit non seulement faire face à une diversité « normale » de membres – différents degrés de professionnalisme, différents genres et domaines, etc. – mais aussi à quatre espaces culturels. Les conditions économiques varient d'une région linguistique à l'autre, et les conditions économiques des pays de référence – l'Allemagne, la France et l'Italie – sont encore plus différentes. Pour donner un exemple concret : selon [l'enquête du CEATL de 2020](#) sur les conditions de travail des traducteurs

littéraires en Europe, le tarif de base habituel pour 1800 signes est de 22 € en Allemagne, 29 € en Autriche, 25 € en France et 15 € en Italie. En Suisse, où le coût de la vie est élevé, il est de 50 €. Les traducteurs résidant en Suisse sont donc confrontés, dans le pays et à l'étranger, avec des collègues qui travaillent normalement pour des tarifs plus bas. C'est surtout grâce au soutien par la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia et autres fondations qu'il est possible en Suisse de gagner sa vie avec la traduction littéraire.

Une association nationale peut avoir plus d'impact

Malgré les différentes langues et le caractère hétérogène de la situation, les traducteurs littéraires sont regroupés au sein d'une association nationale multilingue. En premier lieu parce qu'une association nationale peut avoir plus d'impact en termes de politique culturelle, mais aussi parce que le nombre de traducteurs littéraires serait tout simplement trop bas pour des associations séparées langue par langue : sur les quelque 1 000 membres écrivains et traducteurs de l'A*dS, 140 seulement sont des traducteurs. Pour



Suisse.

NOUS PARLONS « SUISSE »

24,3%

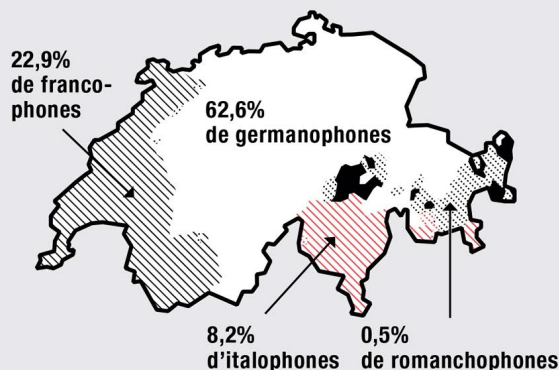
des habitants suisses n'ont pas comme langue principale l'une des 4 langues nationales.

DIALECTES

Le suisse-allemand désigne une multitude de dialectes alémaniques parlés en Suisse.

4 LANGUES

En Suisse, il existe 4 langues nationales.



L'anglais et le portugais font partie des langues étrangères les plus souvent parlées en Suisse.

Le romanche est une langue rhéto-romane, dérivée du latin.

© DFAE, PRS 2019 / Source : Office fédéral de la statistique (OFS) / Plus d'infos sur aboutswitzerland.org

l'italien et le romanche, en particulier, ils sont vraiment peu nombreux.

Le secrétariat de l'A*dS a son siège à Zurich, en Suisse alémanique, avec des antennes assurant le contact avec la Suisse romande et le Tessin. Les sept membres du Comité représentent les différents domaines – jeunesse, spoken word, traduction, etc. – mais aussi les régions linguistiques, y compris la « cinquième langue nationale », qui reçoit de plus en plus l'attention des institutions culturelles. La « cinquième langue nationale », c'est la multiplicité des langues parlées par 23 % de la population suisse dont la langue maternelle n'est pas l'une des quatre langues nationales officielles. Une mesure concrète, par exemple : des bourses de travail aussi pour ceux qui écrivent dans une langue étrangère.

L'un des objectifs de l'A*dS est bien sûr de veiller à ce que les traducteurs soient correctement rémunérés. L'association a publié une brochure

avec des recommandations tarifaires (la [brochure](#) peut être téléchargée en français, allemand et italien). Ces tarifs assez ambitieux conseillés par l'association provoquent, par exemple dans le cas des lectures, sûrement partout en Suisse un petit choc chez les (petits) organisateurs d'évènements culturels. Mais le choc est quand même moins grand en Suisse alémanique où la tradition de rétribuer les auteurs et traducteurs pour ce genre de travail existe déjà, tandis qu'en Suisse romande et au Tessin on n'est souvent pas payé du tout pour une intervention. Lors de ses initiatives, l'A*dS doit donc toujours veiller à ce que les membres de toutes les



Réunion de conseil de A*dS, Biel/Bienne, 2023
Photo : A*dS



Barbara Sauser, traductrice littéraire de l'italien, du français, du polonais et du russe vers l'allemand, a étudié la slavistique et la musicologie et a travaillé pendant plusieurs années dans des maisons d'édition suisses de langue allemande. Elle est actuellement membre du comité de l'A*dS et la déléguée au CEATL.

Barbara Sauser
Photo : Nicola Terzaghi

régions se sentent vraiment représentés et que les efforts de professionnalisation ne conduisent pas simplement à la disparition d'initiatives culturelles.

Le message culture

L'A*dS entretient également des contacts avec les associations de traduction des pays voisins – par exemple, lors de rencontres à Francfort ou d'événements organisés par une de ces associations – et participe aux discussions qui concernent toute une région linguistique (avec l'exception des thèmes spécifiques à l'UE peut-être). Dans les prochains mois, l'A*dS va mener en Suisse une enquête sur le modèle de celle conduite cet hiver par l'ATLF, « Traduction automatique et post-édition », et élargir à la langue cible français une recherche actuellement menée par l'association VdÜ pour l'allemand, toujours sur le sujet de l'intelligence artificielle.

Au niveau national, la promotion de la culture est définie par le « Message culture », pour une durée de quatre

ans à chaque fois. Une nouveauté du dernier « Message » est que le soutien de projets culturels par la Confédération suisse est soumis à la condition que les bénéficiaires d'aide financière soient rémunérés conformément aux directives des associations faîtières respectives en matière de rémunération des acteurs culturels. Si un festival paie des honoraires trop bas, il risque donc de ne plus pouvoir être soutenu par des fonds publics. Cela augmente beaucoup la pression pour payer des honoraires adéquats. Toutefois – et c'est là que ça se complique –, ce n'est pas la Confédération mais les cantons, villes et communes qui, en Suisse, sont chargés de la promotion de la littérature. En ce moment, on y discute pour savoir si et comment l'on va suivre les directives fédérales en ce qui concerne les honoraires. L'objectif de l'A*dS est de faire en sorte que les 26 cantons suisses reconnaissent ce principe comme étant la norme, afin que la situation financière des auteurs et des traducteurs s'améliore.

Visibilité accrue et rémunérations au point mort :

Une décennie de traduction littéraire en Pologne

Ewa Rajewska

Pour les professionnels, les chercheurs et les journalistes œuvrant dans le domaine de la traduction littéraire – sans oublier les lecteurs –, les dix à douze dernières années ont été marquées par des avancées importantes et stimulantes. Mais dans le même temps, d'autres tendances se sont révélées plus préoccupantes. Durant cette période intense, la traduction a pris une place croissante en tant qu'activité artistique et objet de réflexion tant à l'université que dans la critique et la vie littéraires. Or, la rémunération et les conditions de travail des traducteurs ne semblent pas s'améliorer, bien au contraire. Je m'attacherai à explorer ce paradoxe en donnant un aperçu de la décennie écoulée dans le paysage de la traduction en Pologne.

Prestige professionnel

Le point de départ symbolique de cette décennie a été la création de

l'Association des traducteurs littéraires de Pologne (Stowarzyszenie Tłumaczy Literatury – STL) en 2010. Et son point final, le 1^{er} congrès de traductologie polonaise (initialement prévu en 2020, il s'est finalement tenu en 2022 en raison de la pandémie). Deux événements qui ont été essentiels pour la visibilité des traducteurs et ont renouvelé l'intérêt des chercheurs pour la traduction.

À l'heure actuelle, le STL compte plus de 450 membres, c'est-à-dire près de la moitié des traducteurs littéraires de Pologne. Il les représente et assure la protection de leurs intérêts, explique aux traducteurs débutants ou en devenir quels sont leurs droits et fait la promotion de la littérature et de la lecture. En octobre 2022, l'association a été signataire de la convention de Cracovie, un accord définissant les principes de la collaboration entre les éditeurs et les créateurs dans le but

d'améliorer celle-ci au bénéfice des deux parties. À cette heure, la convention a été signée par près de vingt maisons d'édition polonaises importantes. Pour rendre la profession plus attrayante aux yeux des nouveaux venus, la STL met l'accent sur la visibilité des traducteurs au moyen de slogans tels que « Le traducteur est un auteur », « Traducteurs en couverture » et « Shakespeare n'écrivait pas en polonais », imprimés sur des T-shirts, des sacs, des pin's, des autocollants et des bannières Web. Justyna Czechowska, traductrice littéraire, cofondatrice et ancienne présidente de l'association, disait en 2016 : « Je constate une nette amélioration de la situation dans les médias depuis la création du STL. Nous avons notamment commencé à envoyer des lettres aux journalistes [qui avaient publié des recensions ou des extraits de livres traduits] pour leur demander d'indiquer le nom du traducteur [...]. Et de fait, nos courriers ont été

efficaces – un certain nombre de traducteurs ont même reçu des excuses. » Rétrospectivement, il ne fait aucun doute que le climat dans lequel évolue la traduction littéraire a considérablement changé.

Rendre visibles les études de traductologie

En mai 2022, le 1er congrès de traductologie polonaise a réuni des traductologues de 25 universités et centres de recherche, qui ont présenté près d'une centaine de communications dans le cadre de 13 tables rondes et couvert un large éventail de sujets allant de la pratique de la traduction littéraire (la traduction multimédia, Shakespeare en polonais, traduire la littérature jeunesse, les énigmes de l'histoire de la traduction littéraire en Pologne...) à la recension d'ouvrages traduits et aux problèmes de la traductologie contemporaine. Nous avons débattu de la nécessité de faire connaître plus largement les travaux des traductologues polonais et d'encourager la coopération interdisciplinaire et interinstitutionnelle dans ce domaine, et réfléchi aux moyens de développer une formation à la traduction plus cohérente avec le propos des jeunes chercheurs. Ces discussions se poursuivront lors du 2^e congrès, prévu à Poznań en 2025, et de la 1^{re} université d'été de traductologie, destinée principalement aux doctorants et aux étudiants de deuxième cycle, qui se tiendra du 12 au 16 septembre 2023 à Łódź.

La création de la STL et la mise en place du 1^{er} congrès ont été ressenties comme des actes fondateurs, ce qui ne correspond évidemment pas à la réalité : depuis ses débuts au Moyen Âge, la



Tirelire romaine en argile, II^e siècle environ. Archäologische Staatssammlung, Munich
Photo : [Wikimedia Commons](#)

littérature polonaise s'est toujours nourrie de textes traduits et d'emprunts aux littératures étrangères ; quant aux études de traduction, elles ont fêté leur 50^e anniversaire en 2007, un demi-siècle après la publication de l'ouvrage d'Olgierd Wojtasiewicz, *Wstęp do teorii tłumaczenia* (« Introduction à la théorie de la traduction »), considéré comme le premier ouvrage moderne de traductologie en Pologne. En bref, la traduction littéraire et la traductologie représentent un domaine dynamique, en constante évolution, qui a connu bien des changements de thématiques et des aléas au fil du temps. À l'heure actuelle, toutefois, les deux événements mentionnés ci-dessus ont créé un sentiment de « nouveau départ ».

Retrouver le prestige d'autrefois

Après-guerre, le métier de traducteur littéraire était auréolé d'un grand prestige. Dans ce pays communiste relativement proche de l'Ouest mais isolé par le rideau de fer, les classiques de la littérature mondiale étaient traduits dans le cadre d'une politique éditoriale d'État. En 1989, les transformations politiques et l'abolition de la censure qui s'est ensuivie donnèrent naissance à une ère nouvelle. La libération du marché de l'édition provoqua un afflux massif de traductions trop souvent de médiocre qualité, ce qui eut pour conséquence de ternir passagèrement le prestige de la profession. Au cours des dernières décennies, la traduction littéraire a recouvré son lustre comme en témoigne le *coming out* collectif des traducteurs polonais, passés de l'intérieur du livre à sa couverture. Les traducteurs, en effet, deviennent de

plus en plus visibles sur la couverture des ouvrages qu'ils ont traduits, et cela ne concerne pas uniquement les professionnels les plus réputés ou les classiques de la littérature. Les préfaces et postfaces de traducteurs sont devenues plus courantes et l'on publie des biographies et des interviews de traducteurs. Ceux-ci sont présents dans les festivals littéraires, et un nombre croissant d'événements culturels exclusivement consacrés à l'art de la traduction sont organisés tels que « Found in translation », les Rencontres littéraires de Gdańsk (qui ont lieu tous les deux ans depuis 2015). La journée mondiale de la traduction donne lieu à des activités et, autour de 2020, une série de rencontres régulières avec des traducteurs littéraires a débuté à Sopot (« La traduction avant publication »), à Varsovie (« La traduction avant la relecture »), à Cracovie (« Pour le dire traductivement »), à Szczecin (« Lost in translation ») et à Poznań (« Fidélité, beauté, invisibilité »).

Des prix...

En décembre 2009, à la suite de la cérémonie de remise du prix Angelus de littérature d'Europe centrale, où les organisateurs avaient remercié les ingénieurs du son mais oublié de mentionner les traducteurs littéraires, les éditions Czarne ont envoyé une lettre ouverte au maire de Wrocław : « Comment peut-on présenter des livres étrangers sans indiquer le nom de leurs traducteurs ? [...] Comment peut-on se glorifier d'avoir créé un nouveau prix et oublier de citer ceux pour qui il a été institué ? » Conséquence de cette réaction : depuis 2010, le prix

Angelus récompensant le meilleur ouvrage en prose d'un écrivain d'Europe centrale associe le traducteur. Et de nouveaux prix littéraires destinés aux traducteurs ont également vu le jour : en 2014, le prix de Gdynia a été élargi et comporte à présent une catégorie pour la traduction vers le polonais. Fondé en 2013, le prix de traduction Tadeusz Boy-Żeleński décerné par le maire de Gdańsk récompense un ouvrage traduit et un traducteur pour l'ensemble de son œuvre. Et, depuis 2016, le prix Wisława Szymborska, attribué à un ouvrage de poésie écrit en polonais et publié l'année précédente, est désormais également remis, une fois tous les deux ans, à l'auteur et au traducteur d'un livre traduit.

... et de l'argent

Cela dit, lorsqu'on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'il existe une inégalité foncière entre ces prix et ceux décernés aux auteurs « premiers ». En règle générale, le traducteur d'un livre primé reçoit une somme nettement inférieure à celle de l'écrivain. Ainsi, le prix du Poète européen de la liberté, sis à Gdańsk, semble estimer que le traducteur vaut (jusqu'à cinq fois) moins que l'auteur : en 2020, Sinéad Morrissey recevait l'équivalent de 22 000 € pour son recueil *On Balance*, tandis que sa traductrice, Magda Heydel, se voyait gratifier d'environ 4 500 €. Seul le prix Wisława Szymborska a adopté le même principe que l'International Booker Prize : la somme (qui se monte à environ 22 000 €) est partagée à égalité entre l'écrivain et le traducteur. Le prix littéraire de Gdynia se situe à l'autre extrême : sa catégorie « Traduction » place la traduction littéraire sur le même pied que les

autres – poésie, prose, essai –, les lauréats recevant tous la même somme (environ 11 000 €). Mais dans le cas de la traduction, l'auteur premier ne touche rien.

« Dans ce métier, il existe un énorme fossé entre le prestige et les conditions du marché »

Dans tous les autres prix de traduction, nous constatons que, même si la part du traducteur a légèrement augmenté au fil des années, il ne reçoit jamais plus de 25 % du montant de la somme accordée à l'écrivain. La question du statut de la traduction demeure centrale et irrésolue.

Cela étant, les festivals et les prix peuvent produire une impression d'allant et de profusion trompeuse au regard des conditions de travail des traducteurs. Comme l'a dit en 2016 la critique littéraire Justyna Sobolewska : « En Pologne, les traducteurs reçoivent des prix, ils ont leurs festivals mais, dans le même temps, ils sont payés à un tarif humiliant, leur nom est passé sous silence et les éditeurs donnent la préférence au moindre coût sur la qualité. Dans ce métier, il existe un énorme fossé entre le prestige et les conditions du marché. »

Une enquête sur la situation



*Ewa Rajewska est traductologue, relectrice de traductions et traductrice littéraire de l'anglais vers le polonais. Professeure d'université, elle dirige le MA « Translation Specialisation » de l'Institut de philologie polonaise à l'université Adam Mickiewicz de Poznań. Elle est membre du comité de rédaction de la revue *Przekładaniec. A Journal of Translation Studies*, et présidente du comité de la section Ouest de l'Association des traducteurs littéraires de Pologne.*

*Ewa Rajewska
Photo : Łukasz Bartoszewski*

professionnelle des traducteurs littéraires menée par la STL dans la seconde moitié de l'année 2022 montre que, malgré une inflation galopante, le taux moyen de rémunération pour une « feuille de traduction » (équivalente à environ 22 pages) a peu évolué au cours des dix dernières années (110-150 € en 2012 pour une médiane de 160 € en 2022). Et en général, un traducteur expérimenté n'est pas mieux payé. Malheureusement, la revalorisation du prestige de la profession ne s'accompagne pas d'une hausse des rémunérations. Pour qu'il y ait un changement tangible en ce domaine, il faudra encore patienter.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

PÉRÉGRINATIONS

ATLAS : Association pour la promotion de la traduction littéraire

Six questions à Jörn Cambreleng

Le Collège international des traducteurs littéraires (CITL) d'Arles et un des 14 centres de traduction littéraire du réseau RECIT. Son directeur, Jörn Cambreleng, a répondu à six questions posées par Contrepoint.

Parlez-nous un peu du CITL?

On confond parfois le CITL et ATLAS, le lieu et la structure qui le porte. L'association ATLAS a été fondée fin 1983, avec pour perspective les premières Assises de la traduction littéraire qui ont eu lieu en 1984. L'idée d'un lieu permanent, qui serait le Collège International des Traducteurs Littéraires, est née très vite. Il s'est installé à l'Espace Van Gogh à partir de novembre 1989. La légende veut que les premiers résidents, venus d'Europe centrale et orientale, aient vu tomber le Mur depuis le CITL.

Un modèle de résidence préexistait depuis 1980 en Allemagne, et son fondateur, Elmar Tophoven, faisait également partie des membres fondateurs d'ATLAS (aux côtés de Laure

Bataillon, Françoise Campo-Timal, Hubert Nyssen et bien d'autres). Cette résidence allemande, *Straelen*, avait puisé son inspiration dans la Tolède médiévale pour mettre à l'honneur la traduction collaborative. Cette idée d'un lieu d'échanges et de rencontres conserve évidemment toute sa pertinence à Arles : le fait que nous ayons dix chambres de résidents lui permet d'exister. C'est important pour un métier dont l'exercice est réputé très solitaire, car le quotidien d'un traducteur est fait pour l'essentiel d'un face à face avec le texte. Mais l'idée d'une résidence de traduction est aussi associée à la possibilité d'une retraite, d'un moment à l'abri du quotidien où trouver le calme et la concentration nécessaires.

Aujourd'hui, à côté des résidences de traduction ainsi décrites, nous développons un nouveau type de résidence, liée à une exploration de voix nouvelles à traduire. C'est l'objet de notre programme *Levée d'Encres*.

Le financement des activités d'ATLAS est assuré en majeure partie par des subventions publiques (État et collectivités territoriales), mais aussi par ses recettes propres, essentiellement issues des marchés publics. Un autre financement très important est celui de la Sofia, qui collecte les droits de prêts en bibliothèque et finance des actions d'intérêt général comme celles que nous portons.

Quelles sont les autres activités du CITL, en dehors d'accueillir des traducteurs en résidence ?

Les Assises de la traduction littéraire sont devenues aujourd'hui une manifestation littéraire ouverte à tous, et nous ne cessons de le rappeler, car le nom d'Assises reste intimidant, il renvoie à une affaire de spécialistes. Nous proposons également un autre événement littéraire qui est le *Printemps de la traduction* à Paris, accueilli par la Maison de la Poésie.

Parallèlement, ATLAS est aussi un organisme de formation certifié, qui a grandement contribué depuis douze ans au renouvellement des générations de traducteurs du français dans le monde, notamment à travers son programme



La résidence

Photo : Association ATLAS

phare *La Fabrique des traducteurs*. Ce sont plus de 150 jeunes traducteurs qui ont été formés pour 14 paires de langues. ATLAS propose également des ateliers de formation continue pour les traducteurs confirmés.

En outre, l'une de nos missions importantes est de faire connaître au public le rôle culturel des traducteurs littéraires, de mettre en lumière leur artisanat. Pour ce faire, nous recourons à plusieurs programmes. Cela passe à la fois par des manifestations publiques, mais aussi par la diffusion de la pratique traductive, par exemple à travers le Prix ATLAS des lycéens – concours de traduction littéraire.

Notre action culturelle vise aussi des publics a priori plus éloignés de la littérature : Quai des langues s'adresse à des exilés en voie d'intégration, avec l'idée qu'une expérience positive autour de la traduction valorisera leur langue et leur culture d'origine et favorisera leur apprentissage du français.

Dans cette **tribune** publiée en mars 2023, Atlas et l'ATLF (Association des traducteurs littéraires de France) alertent sur les dangers imminents de l'IA dans leur domaine – la traduction littéraire –, qu'il s'agit de continuer à défendre comme une activité intellectuelle, essentielle et profondément humaine. Le texte est déjà disponible en espagnol et en anglais, et en cours de traduction dans plusieurs autres langues.

Dans la même veine, pouvez-vous nous parler de l'Observatoire de la traduction automatique d'ATLAS?

Ayant constaté les progrès spectaculaires des algorithmes génératifs pour traduire automatiquement, nous avons mis en place il y a cinq ans un dispositif d'observation au long cours. Contrairement à une narration très répandue, qui a permis de vanter le résultat de ces « traductions automatiques », il n'y a pas eu de changement de nature dans la traduction dite « neuronale », avec l'application des techniques d'« intelligence artificielle ». Le fondement est toujours statistique, mais il s'appuie sur le *big data* : l'algorithme recherche la traduction la plus probable, donc la plus normée, c'est-à-dire la plus éloignée de la singularité et du style. L'efficacité repose sur la taille de la masse de données disponibles. Pour entraîner un style, il faut entraîner une machine sur un corpus particulier, ce qui n'est aujourd'hui pas rentable. Mais ces sujets sont mal connus. Ils font l'objet d'une fascination qui pousse certains éditeurs à croire à des gains de productivité, et à proposer à des traducteurs littéraires de changer de métier en devenant des correcteurs de prétraduction automatique, s'orientant vers ce qu'il est convenu d'appeler la « post-édition ».

Les métiers de la traduction, comme ceux de l'illustration et ceux du codage informatique, sont en première ligne de changements anthropologiques qui concernent tout le monde (médecins, avocats, enseignants...). ATLAS s'efforce d'anticiper, d'informer et d'accompagner les changements qui arrivent avec une brutalité inouïe, en aidant à bien cerner ce qui distingue

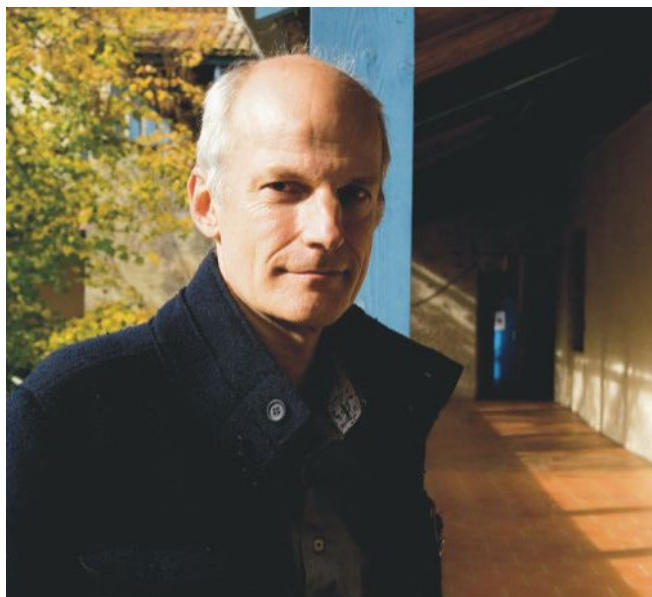


Les jardins de la résidence
Photo : Association ATLAS

une traduction littéraire d'une traduction générée par un algorithme.

À votre avis, quels sont les plus grands défis qui se présentent aux traducteurs littéraires (en Europe) en ce moment ?

Les défis sont multiples. Il est probable que l'appât des gains de productivité conduise au développement d'un secteur de la traduction *low cost* qui, en pillant le travail des humains et en s'engouffrant dans un vide juridique, dévastera un paysage professionnel déjà très fragilisé. La performance des algorithmes est bel et bien spectaculaire, mais elle doit être distinguée de l'intelligence. Le terme d'intelligence artificielle porte en lui une supercherie qui n'a pas fini de subjuguer son monde. Il est crucial de faire entendre que la traduction est une interprétation, qu'elle est une lecture subjective d'un texte, et donc une œuvre de l'esprit humain. Qu'une langue véhicule autre chose que de l'information, que la traduction littéraire est un métier de création. Le rapport *Les traducteurs en couverture* du groupe de travail MOC d'experts des États membres de l'UE le dit très clairement : la diversité culturelle ne se maintiendra pas sans un



*Venu du théâtre, **Jörn Cambreleng** a notamment traduit pour la scène Schiller, Wedekind, Gerhart Hauptmann et R.W. Fassbinder parmi d'autres. Un temps lecteur pour France Culture, il a longtemps été un observateur attentif des écritures dramatiques contemporaines. Après avoir été en charge de l'École supérieure de théâtre de Bordeaux-Aquitaine, il donne la priorité à son activité de traducteur, puis se consacre à la cause de la traduction littéraire en tant que directeur d'ATLAS.*

Jörn Cambreleng

Photo : Romain Boutillier

financement public accru de la traduction littéraire. Lequel soutien est légitimé par le fait que la traduction est constitutive de notre identité européenne.

Quel rôle pensez-vous que le CITL en particulier et les résidences de traducteurs en général ont à jouer dans le monde de la traduction littéraire ?

Le CITL doit évoluer pour permettre aux traducteurs littéraires de se positionner en agents de la chaîne du livre (au sens de personnes agissant), plutôt qu'en exécutants. Les maintenir dans la position « ancillaire » décrite par Antoine Berman, c'est leur faire courir le risque d'être vassalisés, d'être mis au service des machines, et d'effectuer un travail de moins en moins gratifiant et

de plus en plus aliénant. Les traducteurs doivent s'emparer de leurs métiers, les porter haut et fort sur la place publique. Nous avons de la chance, contrairement à ce qu'en pensent certains médias : cela intéresse les lecteurs !

Et vous ? Quel est votre propre parcours, et qu'est-ce qui vous a amenée au CITL ?

J'ai fait ma première traduction en résidence au CITL. C'était en 1995. Je suis tombé amoureux du lieu et des plongées qu'il autorise. Après un parcours dans le monde du théâtre, j'ai postulé à sa direction en 2008 pour y consolider l'existant et y développer la formation. La structure a pas mal grandi depuis. Nous célébrons en 2023 les 40 ans d'ATLAS.

Repousser les limites de la langue :

Réflexions sur une « mauvaise » traduction

Andreas Eckhardt-Læssøe

L'an dernier a été publiée la traduction danoise (*Ikke at dø*) de l'ouvrage de la poétesse américaine Anne Boyer *The Undying*, à laquelle l'écrivain et traducteur Ditte Holm Bro et moi avons travaillé par intermittence pendant deux ans. Antérieurement, nous avons tous deux collaboré avec l'écrivain et relecteur Rasmus Graff d'Ovo Press pour la publication de *Beklædning imod kvinder* (*Garments Against Women*), un recueil de poèmes, également d'Anne Boyer.

Les ouvrages de Boyer sont épineux, ils font un usage fréquent du jeu de mots, allant jusqu'à la limite de l'absurde sans jamais y tomber. Elle pense en images plus qu'elle ne s'en sert pour illustrer sa pensée. Un des poèmes, notamment, « The Open Book », a été particulièrement éprouvant à traduire. Tout le texte repose sur une série de jeux de mots tournant autour de l'image d'un livre ouvert, de la lisibilité et d'un livre de comptes, l'idée étant de montrer et d'explorer une relation complexe et déroutante entre l'honnêteté et la cupidité, le capitalisme et la littérature. Par chance,

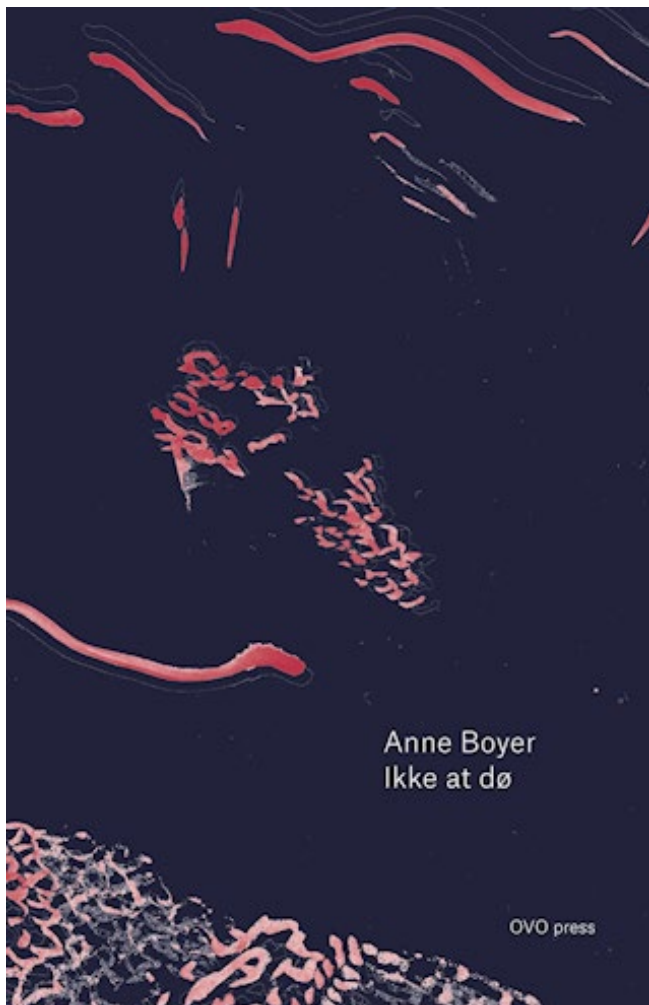
un grand nombre d'expressions employées par l'autrice existent aussi en danois si bien que la structure du poème tenait – ou à peu près.

En d'autres termes, les poèmes d'Anne Boyer sont parmi les plus frustrants et les plus excitants que j'aie eus à traduire. Quand je reprends nos premiers échanges de mails, je vois que nous employons tous les trois le terme « irritant » pour décrire notre incapacité à venir à bout de ces poèmes, ils restaient coincés lorsque nous tentions de les assimiler et il fallait que nous les traduisions pour en comprendre la raison.

Transmettre l'étrangeté

Après la poésie, ce fut la prose. Dans *The Undying*, Boyer parle de son cancer du sein – elle n'y a pas tout à fait survécu sans non plus y succomber, d'où le titre, qui offre un parfait exemple des défis que pose la traduction de l'ouvrage. Comment traduire quelque chose d'aussi immédiat et accrocheur, qui est en même temps polysémique et complexe ? Nous avons décidé de nous concentrer sur la complexité du titre, en ignorant

volontairement que le plus évident était de le lire comme un substantif. Nous nous sommes focalisés sur la forme verbale qu'il recèle, sur le processus. Il nous semblait être plus fidèles à Anne Boyer en donnant la préférence à la complexité sur le style lorsqu'on ne pouvait avoir les deux. Dès lors, j'irai jusqu'à dire qu'il nous est arrivé d'opter pour la maladresse stylistique afin de restituer l'étrangeté de la prose d'Anne Boyer. Cette étrangeté a sa propre précision, et nous voulions transmettre tant l'étrangeté que la précision, donner au lecteur une conscience aiguë des frictions du texte et, donc, du contenu.



Couverture de *Ikke at dø* de Thea von der Maase/OVO Press.

Un critique a qualifié notre traduction d'« illisible » et, même s'il a été douloureux d'être considérés comme incompetents, je pense que ce que nous avons fait se situait effectivement en dehors des conventions habituelles de la traduction. Au lieu d'aller vers une langue lisse et « correcte », nous avons essayé de conserver la tension perceptible dans le texte anglais en transférant cette étrangeté dans le danois. Ce serait faire preuve d'immodestie que d'affirmer que nous avons créé une nouvelle langue, mais je dirais volontiers que nous avons repoussé un peu les limites du danois et aménagé dans notre langue un petit espace où puisse vivre l'œuvre d'Anne Boyer.

Un processus de négociation

Lorsque je traduis, j'observe trois étapes : le tracé des grandes lignes, la négociation et le polissage. Dans la première phase, la traduction avance rapidement, sans être ralentie par la relecture ni même par une réflexion trop poussée. C'est ce que j'appelle tracer les grandes lignes. Le texte source reste en quelque sorte visible dans ce premier jet et, en nombre d'endroits, je laisse des phrases, voire des paragraphes entiers non traduits, ou bien je juxtapose plusieurs traductions possibles en les surlignant en jaune.

Il en résulte un texte plutôt chaotique, qui m'amène vers le processus beaucoup plus lent et méticuleux de la négociation. Il arrive souvent qu'un réviseur ou un autre type de lecteur prenne part à cette deuxième étape. Nous effectuons ensemble deux ou trois lectures, ce qui fait de cette phase la plus longue des trois. Quand je traduis en collaboration

avec un collègue, c'est aussi le moment où, après nous être partagé les chapitres, nous nous relayons pour nous relire mutuellement. J'aimerais m'attarder un instant sur la négociation à l'œuvre durant cette phase et sur la raison pour laquelle travailler les textes d'Anne Boyer m'a conduit à reconsidérer le processus de la traduction dans son ensemble.

Dans le cours de la traduction, je passe par plusieurs versions dans lesquelles le texte traduit n'est plus le texte original et pas encore le texte définitif. Cela peut donner l'impression que le sol naguère stable de la langue est devenu mouvant. En réalité, ce phénomène est inhérent à la langue, qui ne cesse de bouger, de changer, de se transformer, mais se retrouver soi-même confronté à cette expérience peut être très déstabilisant. Dans cette phase, j'ai souvent le sentiment de perdre le contact avec le fonctionnement de ma propre langue, le danois, et je me mets à douter de tout, à chaque phrase. L'autorité de la langue – les règles de la syntaxe et de la ponctuation – est censée parer à ce sentiment d'être perdu, mais j'oserais dire qu'il est parfois important d'accepter de se sentir perdu. Que préserver la spécificité de la langue, demeurer fidèle à son étrangeté est ce qu'il y a de plus difficile pour le traducteur.

Un besoin de lissage

Et puis, un certain besoin de lisser l'étrangeté s'insinue en nous. S'il est facile de dire qu'on ne devrait pas y céder et qu'il faut rester fidèle à l'original sans craindre la maladresse et la bizarrerie, il est très difficile de mettre cette exigence en pratique. L'instinct de la « lisibilité »

est sans doute très fréquent chez les traducteurs. Et il y a aussi le désir de ne pas faire obstacle au texte. On se dit que le meilleur résultat possible repose sur notre invisibilité en tant que traducteur et je crois que cela peut induire des choix qui n'attirent pas l'attention.

« **Cela peut donner l'impression que le sol naguère stable de la langue est devenu mouvant** »

Quand je repense à tous les choix qui nous ont conduits au texte finalement publié, j'ai du mal à donner des exemples. Mais j'essaierai tout de même. Voici un court paragraphe en anglais :

« What being a writer does to a person is make her a servant of those sensory details, obedient to the world of appearances and issuing forth book after book compliant with deceptive and unforgivable showing, full of cruel and unnecessary showing, irresponsibly sparing every ethically required telling, as telling is that other truth, and the senses are prone to showing's lies. » (*The Undying*, p. 113)

Et la version danoise :

« Hvad det gør ved et menneske at være forfatter er at hun bliver en tjener for disse sanselige detaljer, lydig over for den ydre verden og at hun udgiver bog



Andreas Eckhardt-Læssø est écrivain et traducteur. Il a publié un recueil de poèmes, *Det skal nok gå* (« Tout ira bien »), et traduit, entre autres, des œuvres d'Anne Boyer et d'Eileen Myles.

Andreas Eckhardt-Læssø
Photo : Jarl Therkelsen Kaldan

efter bog i overensstemmelse med et vildledende og utilgiveligt *showing*, fuld af ondartet og unødvendigt *showing*, uansvarligt afstående fra enhver etisk påkrævet *telling*, eftersom *telling* er den anden sandhed, og sanserne er til falds for *showings* løgne. » (*Ikke at dø*, p. 121)

Cette phrase nous a d'emblée mis en difficulté. Elle est longue et sinieuse, grillant les feux rouges de la syntaxe danoise habituelle, où il est beaucoup plus problématique d'acheminer le sujet de la phrase à travers plusieurs propositions. Si nous avons obéi au désir de la lisser, de la rendre plus accessible, nous aurions pu, par exemple, la scinder en deux, perdant du même coup une partie du caractère indiscipliné, chaotique, de l'original. Nous nous sommes bornés à la redresser légèrement en ajoutant un *hun* (« elle »)

supplémentaire, dans l'espoir d'en faciliter la lisibilité. Il y avait aussi la question de la ponctuation. Nous avons voulu éviter de surponctuer, car les virgules, notamment, alourdissent parfois le style en danois. La phrase de Boyer possède une énergie continue dans la première partie, puis il y a une énumération complexe dans la seconde, si bien que l'ajout de virgules n'aurait pas nécessairement amélioré la compréhension.

Il est délicat de trouver un équilibre entre le lissage et la restitution de l'étrangeté de l'original, et c'est toujours plus facile à dire qu'à faire. Si nous devions recommencer, le résultat serait assurément différent. Mais c'est en cela justement que réside la beauté de la traduction : elle vit, elle respire, à l'instar de la langue.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

La clic-liste du CEATL

Liens vers le monde de la traduction

De la violence en traduction

Tilted Axis Press, maison fondée en 2015, publie des textes « principalement d'auteurs asiatiques et africains, traduits dans une variété d'anglais ». En juillet dernier, elle a sorti une anthologie d'essais intitulée *Violent phenomena: 21 Essays on Translation*. Une publication soutenue notamment par le [National Centre for Writing UK](#), du Royaume-Uni dans le cadre du projet [Visible Communities project](#).



Si plusieurs essais abordent des points positifs, telle la manière dont

le multilinguisme dans certains pays a conduit à l'abandon de la norme qui consistait à ne traduire que dans la langue principale, d'autres décrivent des expériences personnelles de discrimination, le déséquilibre des pouvoirs dans la translation littéraire ou encore le mal fait aux langues et aux cultures dans le monde colonial. À lire absolument !

Exil et traduction

Des chercheurs des universités de Vienne (Autriche), Lausanne (Suisse) et Mayence/Germersheim (Allemagne) ont passé les trois dernières années à cartographier le sort des traducteurs qui avaient dû fuir l'Allemagne avant et après la prise de pouvoir par les Nazis. Certains réfugiés travaillaient déjà dans le domaine de la littérature et des langues tandis que d'autres se sont faits traducteurs de littérature et d'essais pour gagner leur vie dans ces circonstances nouvelles. Cette entreprise a abouti à la base de données germanophone [Exil:Trans](#) qui permet de suivre l'itinéraire de ces traducteurs et de trouver des informations sur leur vie et leur œuvre. Quelles conséquences individuelles a

eu le statut d'exilé sur ces traducteurs ?
Quelle littérature ont-ils apportée
dans leur nouveau lieu de vie ? Et
une vie en exil est-elle en soi une
sorte de processus de traduction ?
Pour en savoir plus, [cliquez ici](#).



La traductrice du turc Maureen Freely et les leçons d'un point-virgule
Asymptote, site dédié à la littérature en traduction, a publié une passionnante interview de **Maureen Freely**, traductrice de romans d'Orhan Pamuk et d'autres écrivains turcs et elle-même romancière. Son entretien détaillé avec l'écrivaine et chercheuse **Rose Bialer** aborde un vaste éventail de sujets, par exemple ce qu'un point-virgule lui a appris sur



Maureen Freely
Photo : collection privée

l'intimité (ou le manque d'icelle) dans l'agitation d'un logement commun à Istanbul, ou la manière dont sa première expérience d'interprète, lors d'une querelle entre son père américain et un chauffeur de taxi grec, a pu contribuer à son engagement auprès du PEN :
« J'en suis venue à comprendre que les conversations les plus importantes se passent dans cet espace liminal, que si on apprend à comprendre les tensions, on peut transcender les barrières qu'elles élèvent. »

L'interview est [consultable ici](#).

✦ ASYMPTOTE

Traduction et multilinguisme : le cas de la littérature gujarati et marathi

Dans un long entretien avec l'autrice et traductrice **Jenny Bhatt**, le traducteur de poésie et professeur d'anglais **Sachin Ketkar** s'attarde sur les interactions entre la langue nationale officielle de l'Inde (l'hindi), les langues natives (comme le gujarati et le marathi) et la langue de l'ancien pouvoir colonial, qui a aujourd'hui largement la main sur le marché du livre international (l'anglais). Comment la configuration sociolinguistique d'un pays multilingue affecte-t-elle la traduction littéraire ? L'interview est publiée sur le site de [Words without Borders](#). Cliquez [ici](#) pour écouter la conversation ou pour en lire la transcription.



Traduit de l'anglais par Valérie Le Plouhinec

Mentions légales

Contrepoint. La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL est une publication en ligne du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) qui compte deux numéros par an en anglais et en français.

ISSN: 2708-4418

Comité de rédaction :

**Hanneke van der Heijden
Anne Larchet
Juliane Wammen**

Coordination de l'édition en français :

Valérie Le Plouhinec

Lecture-corrrection en anglais :

Penelope Eades-Alvarez

Lecture-corrrection en français :

Valérie Le Plouhinec

Mise en page :

Róisín Ryan
roryan.com

Webmestre :

David Kiš

Distribution :

Valérie Le Plouhinec

Suggestions et commentaires peuvent être envoyés par courrier électronique à editors@ceatl.eu

Pour s'abonner, [cliquer ici](#).

Pour se désabonner, [cliquer ici](#).

© Copyright Contrepoint 2023.

Tous droits de reproduction réservés et soumis à autorisation écrite de la rédaction. Les opinions exprimées dans *Contrepoint* ne reflètent pas nécessairement la position officielle du CEATL. Le CEATL et la rédaction de *Contrepoint* ne garantissent pas l'exactitude des contributions et n'assument aucune responsabilité pour les opinions exprimées.